

Les Débats

8 AVRIL 1906

REDACTION ET ADMINISTRATION:
71, rue Saint-Louis, 71
MONTREAL, P.Q.
TELEPHONE BELL, MAIN 3840.Annonces commerciales ou
demandes d'emploi, 10 sous la
ligne.

Réclames, taux spéciaux.

JOURNAL POPULAIRE

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique
PARAISANT LE DIMANCHE

NOTRE JOURNAL

Nos lecteurs ont déjà constaté que nous faisons peu de cas de la mode: ils ne s'étonneront donc pas de nous voir changer de toilette avant Pâques.

LES DÉBATS adoptent aujourd'hui un nouveau format, mais ils conserveront toujours, quoi qu'en puissent penser nos pressiers, nos metteurs en pages, nos typographes et nos agents de publicité, l'indépendance et le franc-parler qu'ils ont affichés à leur naissance. Car c'est bien ces messieurs, les pressiers et les autres, qui ont amené ce changement en prétendant, peut-être avec raison, qu'il est plus expédient de fabriquer quatre pages au lieu de huit. Ils ont donc conso- les collaborateurs en leur démontrant que les nouvelles formes contiennent plus de matière que les anciennes.

La rédaction a sournoisement consenti à ce changement, dans l'espérance de convaincre avant peu l'administration de l'opportunité de revenir au système des huit pages. Et, comme il ne sera plus guère possible de diminuer le format après l'avoir agrandi, nos lecteurs peuvent s'attendre à voir huit grandes pages aux DÉBATS avant la prochaine Quasimodo.

Et ici, comme ailleurs, la rédaction aura mis l'administration dedans. C'est toujours la fable de l'épée et de la plume.

Les Chemineaux

Silencieux comme les mythes,
Drapés dans leurs haillons crasseux,
Pour vagabonder sous les cieus
Les chemineaux quittent leurs gîtes.

Grave est leur port, les chemineaux,
Lente leur marche, haute leur tête;
Ils vont assister à la fête
Du gai Printemps et des oiseaux.

Ces grands enfants de Diogène,
Ces hommes sales, qu'ils sont beaux!
Sous leurs vêtements en lambeaux,
Dirait-on que la faim les gêne?

Dans les villages des fourmis,
On se moquera de leur mine,
Quand ils secourront leur vermine
Aux petits moineaux, leurs amis.

Cependant que, sous l'herbe verte,
Dans la bohème des guérets,
Les cigales et les criquets
Chanteront d'une voix alerte:

"Les chemineaux: cri: cri: cri: cri:
"D'où venez-vous, chemineaux sales?
"Les noirs criquets et les cigales
"Vous jettent leur plus joyeux cri."

Et dans les airs où rit et chante
L'aube vermeille de l'Avril,
Dans les champs où gement le mil,
Le sainfoin, le trèfle et la menthe,

Mille voix clameront en chœur:
"Des chemineaux voici la troupe!
"Ils viennent boire à notre coupe,
"Noyons dans l'ivresse leur cœur!"

"Sur le pavé gris de la rue,
"Leur pied tout l'hiver a saigné.
"Ils attendaient, l'air résigné,
"Que le soleil trouât la nue.

"Ruissellez clairs et gais pinsons,
"Bleus firmaments, vertes ramures,
"Ils ont souffert: sur leurs blessures
"Versons des pleurs et des chansons."

F.-O. ASSELIN.

Devinettes

Que ferait la police si une voiture s'arrêtait au beau milieu de la rue, y séjournerait, et si son conducteur refusait d'avancer?

Nous sommes tellement sûr qu'aucun de nos lecteurs, tout intelligents qu'ils soient, ne trouvera la bonne réponse, que nous sommes prêt à promettre en prix, au gagnant, les sept millions de surplus du budget fédéral.

Pour ne pas faire languir nos lecteurs nous donnerons, dans ce numéro même, immédiatement, la solution de cette intéressante devinette.

La police ne fera rien. Elle n'a jamais rien fait en pareille occurrence; les hommes de la brigade passent silencieux et indifférents devant ces voitures immobiles sur la voie et gênantes pour la circulation.

Toutefois, de peur d'induire en erreur les braves cochers, nous leur conseillerons amicalement de ne pas tenter l'aventure, dans l'espoir de trouver plus facilement des passagers, car la police pourrait bien ris-à-vis d'eux se montrer moins tolérante que..... pour la compagnie des tramways.

Car c'est d'elle et de ses voitures qu'il s'agit. La compagnie qui a le droit de faire circuler ses voitures dans les rues de Montréal, mais non celui de les y laisser stationner, se permet de laisser séjourner ses chars devant ou à proximité des théâtres, des salles de conférence, des églises en un mot partout où elle espère recueillir des voyageurs.

Pour les petites réunions elle se contente de faire stationner un char sur chacune des deux voies, jusqu'à la sortie; pour les grandes réunions elle encombre les deux voies d'une suite interminable de chars.

C'est pour le bien public dirait-on; nullement, c'est pour celui de la compagnie, car le premier, le seul public dont elle doit se préoccuper, ou tout au moins s'occuper, est celui qu'elle transporte et non celui qu'elle espère transporter.

Or pour recueillir des voyageurs la compagnie fait attendre, poser ceux qui sont déjà dans ses voitures, qui y sont montés pour être transportés, sans arrêt, d'un point à un autre et non pour attendre la sortie des théâtres.

Il y a là une violation du contrat réel qui existe entre les voyageurs et la compagnie: une violation dont n'oseraient pas se rendre coupables, sur leurs lignes, les grandes et puissantes compagnies du Grand Tronc et du Pacifique.

Le sans-gêne de la compagnie des tramways est phénoménal. La patience de mouton du public montréalais l'est plus encore.

Il suffirait aux voyageurs condamnés à l'immobilité par la volonté de la compagnie d'échanger leurs noms pour se servir mutuellement de témoins, afin de poursuivre la compagnie en dommages pour rupture de contrat, pour mettre fin à un pareil traitement.

L'autre jour nous avons vu un pauvre malheureux allant chercher le médecin pour son enfant malade, contrainct d'attendre la sortie de l'Académie de musique pendant près de 10 minutes.

La compagnie n'a pas le droit de faire arrêter ses chars dans leur parcours, pas plus qu'elle n'a celui de briser ce parcours et de faire changer de voitures aux voyageurs.

Dans ce dernier cas si les voyageurs se refusaient à "changer de char," les conducteurs n'oseraient jamais interrompre leur trajet.

Dans le premier cas, celui de l'arrêt, du stationnement sur la voie, nous ne voyons qu'un remède: crier hurler, amener les passants, en un mot faire un charivari tel que la police ne pourra faire autrement que d'intervenir.

Que fera-t-elle? Deuxième devinette.

Elle coffrera probablement, sûrement les voyageurs, et laissera le char stationner jusqu'à la sortie du théâtre.

On ne touche pas à la compagnie!

Paul Bertin.

L'ARGENT DES AUTRES

LES DEPOSANTS DE LA BANQUE VILLE-MARIE.

M. F. D. Monk, le vaillant représentant du comté de Jacques-Cartier, est le seul défenseur sérieux et courageux qu'aient les déposants de la banque Ville-Marie au Parlement.

Le député Desmarais a probablement mis la main sur ses yeux pour s'épargner la douleur de voir le désespoir de ces malheureux déposants.

Le tableau tracé par M. Monk, quoique navrant, n'a pu émouvoir les partisans du gouvernement qui, pour des raisons politiques, s'oppose à venir au secours des infortunés dont la ruine est en partie, en grande partie, dû à son manque de surveillance.

Pourtant il en coûterait peu au gouvernement pour réparer le mal commis, quelques centaines de mille piastres prélevés sur les sept millions de surplus ne pouvant nullement appauvrir le pays.

Mais le gouvernement a d'autres intérêts à sauvegarder. Il vise à l'impérialisme qui procure des titres, des croix, des flatteries royales et ministérielles, et préfère faire un cadeau de trois millions de piastres aux fabricants anglais que rendre aux déposants de la banque Ville-Marie ce qui leur a été volé grâce au manque de surveillance des autorités.

Le député Monk a montré en termes émouvants l'horrible piège tendu aux économies du peuple, et dans lequel ces économies pouvaient seules tomber, attendu que les hommes d'affaires, les hommes d'argent, connaissent la pourriture des affaires de la banque Ville-Marie.

Il a montré que les "brokers" ne voulaient pas même recevoir les actions de la banque Ville-Marie pour les vendre, de peur que la banque ne sautât pendant que ces actions seraient en leur possession, ce qui leur causerait une perte certaine.

Il a montré que la "clearing house," cette institution où les banquiers échangent quotidiennement leurs chèques, avait refusé d'accepter ceux de la banque Ville-Marie pour un montant dépassant \$10,000.

Et M. Monk après avoir cité ces faits extraordinaires a dit:

Ceci nous explique comment les victimes de cette institution se trouvent principalement parmi les classes les plus pauvres. Aucun homme connaissant les affaires financières à Montréal, aucun financier n'aurait confiance dans cette institution. A de très faibles exceptions près, les déposants étaient des gens de la campagne et des ouvriers. La question est de savoir si le gouvernement n'aurait pas dû connaître cet état de choses. Il me semble qu'il aurait dû le connaître. Il me semble qu'il était du devoir du gouvernement, pendant toutes ces années, de voir à ce que la loi soit respectée; de voir à ce que la circulation ne dépasse pas ce qui était juste et normal et de voir à ce que le stock soit régulièrement suivant l'interprétation de l'Acte des Banques fait par le département de la Justice.

Et M. Monk continue ainsi pendant de longues colonnes, démontrant au gouvernement la responsabilité qu'il a encourue dans ce désastre et l'obligation qu'il incombe de le réparer.

Si le gouvernement est fuitif, le monde financier de Montréal, lui, a été criminel et sans pitié pour le pauvre peuple.

Il faut que ce monde soit pourri lui aussi, pour avoir laissé la banque Ville-Marie ouvrir ses nombreuses succursales; pomper, comme une pieuvre à l'aide de ses multiples tentacules, les pauvres économies des habitants et des ouvriers, sans qu'un seul de ces financiers ait eu le cœur de crier casse-cou, ou même le courage bien facile d'éclairer les autorités sur cette honteuse et cruelle exploitation.

L'exposition que vient de faire M. Monk de la conduite des financiers dans cette affaire est la condamnation même de l'Acte des Banques et l'argument le plus formidable qu'on pouvait fournir aux travailleurs qui protestent contre son renouvellement.

Ces succursales furent de véritables trappes tendues sur le chemin des ouvriers. Ouvertes sous prétexte de faciliter les transactions commerciales, elles étaient presque exclusivement créées pour recevoir et pour ne rien donner.

M. Monk nous en donne quelques exemples que nous resumerons comme suit:

Années	Succursales	Dépôts	Escomptes
1899	Maisonville	\$17,000	\$12,000
1898	Saint-Louis Mile-End	31,000	4,000
1898	Ornstown	30,000	8,000
1898	Place Chabouille	44,500	4,000
1897	Marieville	70,000	4,000
1897	Longueuil	43,000	2,000
1896	Chambly	39,000	9,000
1896	Papineauville	70,000	10,000
	Nicolet	70,000	30,000
	L'Épiphanie	98,000	16,000
	Lachine	70,000	55,000
	Saint-Laurent	65,000	37,000
		\$847,500	\$171,000

Soit, pour ces douze succursales seulement, \$476,000 des économies du peuple envoyées au bureau principal, dont près de \$300,000 ont été soustraites des succursales ouvertes depuis décembre 1896.

Le monde de la finance qui connaissait l'état de la banque Ville-Marie, qui ne voulait pas toucher à son stock, à son papier même, avec des pinces, laissait la banque ouvrir ces succursales et l'argent des travailleurs s'y engouffrait.

Et le gouvernement qui savait que le stock de la banque Ville-Marie n'était pas entièrement payé; qui savait que la circulation de la banque était illégale; qui avait si peu de confiance en cette institution qu'il lui avait retiré son dépôt, le gouvernement laissait ouvrir toutes ces succursales pour que le peuple, y aille faire ses dépôts.

Si, comme l'a dit M. Monk, le gouvernement avait fait respecter la loi le désastre n'aurait pu avoir lieu. Le mal est fait, le gouvernement pourrait, devrait le réparer; il s'y refuse pour des raisons politiques.

Le réparer, c'est ce qu'on ne peut le percevoir. Il reste aux milliers de déposants de la banque Ville-Marie leur recours en justice et l'exercice de leurs droits électoraux.

P. M.

LA JUSTICE INJUSTE

Suivant l'engagement pris devant la Cour du Recorder, nous publions la déclaration présentée à Son Honneur le Recorder Poirier, précédée des remarques que ce magistrat nous a remises pour être publiées en tête de cette déclaration:

Sous ce titre nous avons publié un écrit qui nous a valu une citation en Cour du Recorder pour insultes au tribunal.

Cet article, rapproché de celui du dimanche précédent, "Comme à Monaco", pouvait donner lieu à une interprétation offensante pour la Cour du Recorder. Cependant, le propriétaire des Débats repousse toute intention d'insulte à la magistrature et il désavoue, dans les articles en question, tout ce qui peut être regardé comme offensant pour le tribunal du Recorder ou ceux qui le président, ainsi que le document suivant, produit en cour vendredi, en fait foi:

PROVINCE DE QUÉBEC,
District de Montréal, } COUR DU RECORDER
LA REINE vs J.-E. PELLETIER

Je soussigné, Joseph-Eugène Pelletier, imprimeur de la Cité de Montréal, déclare:

1o. Que je ne suis pas l'auteur de l'article "La Justice Injuste" publié dans le journal LES DÉBATS, dans son numéro du premier avril courant; que je n'en ai eu connaissance qu'après sa publication;

2o. Que je suis croyablement informé que l'auteur de l'article n'a jamais eu l'intention de parler de la Cour du Recorder ou des Recorders eux-mêmes, personnellement, ni même d'y faire allusion; que sa bonne foi sur ce point ne saurait être mise en doute, attendu qu'il est de notoriété publique que la Cour du Recorder n'évoque pas de causes, comme l'a lui-même déclaré Son Honneur le Recorder Poirier, du haut du banc, il y a quelques semaines, "les magistrats n'émettent des mandats que lorsqu'ils reçoivent des plaintes";

3o. Que le journal LES DÉBATS n'a pu volontairement commettre un mépris de cour dans la cause de la Reine contre Amélie Robert et Marie Tardif, l'article incriminé ayant été écrit à une époque où le journal ignorait complètement la comparution de ces personnes devant le tribunal;

4o. Que le défendeur et ses collaborateurs n'ont jamais eu l'intention de faire planer aucun soupçon, ni sur le tribunal de la Cour du Recorder, ni sur aucun des juges qui la composent, ni sur aucun autre tribunal judiciaire; qu'il a voulu tout simplement s'attaquer aux errements et aux manœuvres de l'initiative de particuliers dans les poursuites contre les personnes de mauvaise vie;

5o. Que l'éditeur du journal LES DÉBATS regrette que cet article ait pu donner lieu à une interprétation défavorable pour le tribunal et à une interprétation contraire à ses intentions.

Et j'ai signé, lecture faite, ce sixième jour d'avril 1906,

J.-E. PELLETIER.

Seront-ils Canayens?

On avait commencé par faire des Irlandais des généraux Roberts et Kitchener, parce qu'ils ont vu le jour chez nos amis d'Ériu. La Saint-Patrice étant passée, et les Irlandais ayant copieusement mouillé ce jour-là le triomphe de leurs généraux, la presse impérialiste publie maintenant l'intéressante petite note qui suit:

"Les Canadiens-français seront peut-être curieux d'apprendre que les deux plus grands généraux de l'armée anglaise — Roberts et Kitchener — sont de descendance française.

"Roberts descend de Marie-Suzanne Sautelle qui était l'une de ses aïeules. Elle était la fille de Francis Sautelle, un réfugié français établi à Waterford. Elle est morte en 1880 à l'âge de 84 ans.

"Kitchener, qui a si souvent été qualifié irlandais parce qu'il est né dans l'Irlande, n'a pas une goutte de sang irlandais dans les veines. Il est aussi anglais et français, sa mère étant une dame Chevalier."

Figurez-vous donc tout le parti que les fortes têtes du loyalisme acadien-français — Préfontaine, Pacaud, David, Fréchette et LeBeuf — vont tirer de cette découverte pour la propagande de leurs idées. On n'a pas encore affirmé que Roberts et Kitchener étaient des Canayens, mais cela viendra, peut-être même avant la Saint-Jean-Baptiste, où l'agneau traditionnel sera remplacé par un petit lion britannique.

Nous avions déjà le général Yule, né à Chambly. Hélas! il est devenu fou, après avoir joué un rôle moins que glorieux.

Il est aussi reconnu que le général Buller appartient jadis au St-James Club, de notre ville, dont il était l'un des mangeurs les plus émérites.

Mais lui non plus ne suffit pas à notre gloire. Il faut à Jean-Baptiste de plus grands noms, de plus grands hommes. Qu'on lui donne Roberts et Kitchener, et il consent à s'appeler John the Baptist et à boire du Scotch jusqu'à sa mort.

Charles Dupré.

ECHOS

On dirait que la Compagnie de Tramways, qui semble s'efforcer en ce moment de mettre au comble l'indignation du public, ne néglige rien pour y parvenir.

Voilà maintenant qu'elle empêche les voyageurs d'acheter les journaux qui leur feraient oublier la lenteur de la route ou l'ennui de leurs orléans.

Le fait a été noté hier midi par un reporter des DÉBATS. Des voyageurs sur un tramway de la rue Saint-Denis, pendant un arrêt du char à l'angle de la rue Saint-Catherine, hélérent un petit vendeur de journaux, qui s'empressa de sauter sur la plateforme où se présentaient quelques ventes.

Après avoir le petit vendeur dans son char, le conducteur le saisit par le bras et le poussa dehors, au désappointement des voyageurs qui avaient appelé le gamin.

Sont-ce de nouveaux ordres de la compagnie? ou les directeurs des Tramways veulent-ils empêcher le public de lever trop tôt les griefs que publient les journaux contre la compagnie?

Un nouveau journal sportif et artistique, vient de paraître. Il est rédigé en langue anglaise et s'appelle "The Montreal Clipper." Comme il ne se mêle aucune- ment de politique, il n'a pas à craindre de froisser les petites susceptibilités des grands. On nous assure de plus que son propriétaire, M. L. R. O'Meara est un ami des Canadiens-français et qu'il prendra toujours leurs intérêts. S'il en est ainsi nous souhaitons au confrère longue et paisible vie dans cette vallée de larmes.

On se rappelle qu'il y a quelque temps lord Salisbury, en réponse au message dans lequel le président Kruger lui demandait de faire cesser la guerre, accusa les Boers d'avoir eux-mêmes provoqué les hostilités après s'être déparés de longue main. La dépêche suivante, reçue de Brantford, État Libre d'Orange, remet les choses sous leur vrai jour:

"Les burghers qui arrivent de l'embuscade de Sannas Poë, donnent d'intéressants détails sur cette affaire.

"Une chose, peut-être plus importante que la victoire elle-même, a été la capture de documents secrets anglais, parmi lesquels des plans et cartes de 1897, 1898 et 1899, esquissant des projets détaillés pour l'invasion de l'État Libre et du Transvaal, et un plan pour attendre Johannesburg par Mafeking, en suivant la route de Jameson, mais en évitant les erreurs de ce dernier. Un autre plan esquissait une marche de Bloemfontein à Kronstadt, via Brantford."

ALBERT THIRAUDEAU.

Etude Littéraire

A cause d'une indisposition (qui ne doit pas inquiéter ses lecteurs), notre chroniqueur, M. Jean Charbonneau remet à la semaine prochaine un article intéressant sur l'Admiration Mutuelle en littérature.

Galettes, Chocolat et Loyaute

En même temps que les barnums impériaux annonce à son de trompe la réception enthousiaste, inouïe, faite à la reine par la jeunesse irlandaise, cette discrète note télégraphique part de Dublin:

"Les enfants, alignés le long de la route sur un parcours de plusieurs milles, poussaient des vivats ou chantaient des airs patriotiques en attendant l'arrivée de Sa Majesté, pendant qu'on leur distribuait des paniers de pain sucré et de chocolat. Par permission particulière, la scène a été prise au cinématographe."

Le télégraphe me dit pas si les vivats ont suivi ou précédé la distribution des friandises, mais d'après les apparences, la générosité de Sa Majesté n'a pas peu contribué à réchauffer l'enthousiasme de la foule. La faim avait amené les Irlandais à la loyauté; les galettes et le chocolat les pénétrèrent de reconnaissance à l'endroit de la Couronne anglaise. Les petits moyens ne sont pas à dédaigner.

Joseph Saint-Hilaire.

FATIGUE D'ÊTRE CANADIEN

M. Tarte s'amuse en Europe. En huit jours il a fait des frasques à Josen Perreault, interviewé le docteur Leyds et prononcé à Londres un discours impérialiste. Le télégraphe nous apprend qu'il a dit dans ce discours:

"Les Canadiens-français voudraient être Anglais pur sang, et pour régulariser leur position, il ne leur manque plus que d'être représentés dans le ministère impérial."

Ces paroles, même chez un vice-président de la Ligue impérialiste du Canada, sont si déplacées, que même le journal de M. Pacaud ne veut pas y croire. Il faut s'attendre à tout, cependant, de la part d'un homme qui s'écrit au commencement de la guerre: "Pas un homme, pas un sou!" et qui a tout fait depuis pour faire oublier cette belle attitude.

Michaud

Les affaires

HAUSSE SUR TOUTE LA LIGNE.

A LA BOURSE. A la fermeture hier, le marché était entre les mains des haussiers pour toutes les valeurs financières, industrielles et minières. Et pour peu que l'argent destiné à la spéculation se devienne pas difficile, plus qu'aujourd'hui, la même position sera conservée aux détenteurs qui ont le marché pour eux, au moins pour une huitaine encore.

On remarquera ce fait: c'est lorsque les valeurs spéculatives sur les blés augmentent, toutes les autres valeurs suivent. Or, depuis quelques jours, le ton des blés et de leurs dérivés est partout au moins ferme; dans quelques cas fortement en hausse. La statistique des quantités de blé disponibles, visibles, en Russie, en Hongrie, en France, dans l'Argentine, aux États-Unis et au Canada, fait prévoir plutôt une baisse qu'une hausse; et les spéculateurs de la Bourse est à la hausse; et les spéculateurs de la Bourse, pour peu que leurs banquiers soient quelque peu approchables, peuvent attendre quelques jours encore pour faire des concessions.

Sur notre place, la Compagnie du Richelieu et le Tramway sont au mieux, en dépit des moyens employés par les baissiers pour les fatiguer. Malheureusement pour ces derniers, les résultats positifs obtenus des opérations du dernier exercice ont permis la distribution de bénéfices trop satisfaisants pour justifier des sacrifices de la part des intéressés directement.

En somme le ton de la Bourse est bon; que les spéculateurs fassent ce qu'ils voudront de cette donnée qui est bien positive.

A Chicago et dans tout l'Ouest américain et canadien, les grains ont haussé depuis quelques jours; et tout fait prévoir que ce mouvement de l'avant va durer encore une quinzaine.

Naturellement, le marché local des grains a passivement suivi, n'ayant pas autre chose à faire, vu son peu d'importance relative.

On marque une avance de un centin er moyenne depuis huit jours sur tous les grains; blé, orge, sarazin, pois, avoine. L'avoine vaut maintenant 34 cts par 34 livres. Le maïs et le blé-sarazin suivent le mouvement.

Il est entendu que les farines sont aussi à la hausse dans les circonstances; le marché est absolument en faveur du vendeur qui, légitimement, exige de 15c à 20c de plus que le prix de la semaine passée, sur toute la liste. La demande est bonne pour le local comme pour le dehors.

Les salaisons de bœuf et de lard n'ont pas manqué le coup de chance, et les acheteurs doivent aujourd'hui se serrer de \$1. en plus pour s'approvisionner de qualités présentables. Les viandes fumées: Jambons, bacon, boulognes etc, etc, ont haussé la note de près de 1c la livre.

Messieurs les épiciers, prenez vos précautions! Les conserves de homards, pour la demande d'aujourd'hui, sont cotées beaucoup plus cher. Toutes les conserves de poissons, de fruits, de légumes etc, sont cotées au gros à une avance variant de 20 à 30 pour cent. Et si vous voulez savoir pourquoi; c'est parce que tout ce qui constitue le matériel d'emballage: fer-blanc et accessoires, étiquettes, étain à souder, caisses en bois etc, etc, coûtent aujourd'hui 20 à 30 pour cent plus cher au fabricant que l'an dernier. Et, en plus on ne garantit pas absolument les livraisons prochaines en entier.

Le houblon assorti est moins cher de 1c; le Soude Caoutchouc fait 25c de plus par 100 lbs.

Les noix et raisins sont à prix montants. Toutes les épices menacent hausse d'ici à 15 jours. Le pétrole est avancé de 1c à 1c.

Les huiles à peintures sont marquées à 2c plus cher au gallon.

Beaucoup de fermetés dans les sucres et melasses. Le beurre baisse graduellement, et les épiciers bon payeurs peuvent obtenir les belles qualités au maximum de 18 1/2 à 19c.

Le vieux fromage est coté à 12c en moyenne faible chez les grands débiteurs. On note quelques propositions de contrats faites chez les producteurs à la base de 11c, ce dernier chiffre représente environ 1 1/2 de mieux que pour l'ouverture de la saison de 1899.

Les œufs frais pour le moment sont tenus à 15c la douzaine.

Nous invitons les détaillants à suivre, d'après les possibilités, le marché de la quincaillerie. Il y a des surprises dans l'air. Sans définir exactement pourquoi, nous présentons une baisse légère sur les clous. Le fer en barres a fléchi de 5, et d'anciens, assez bien renseignés, pressent un autre fractionnement de quelques sous.

Toutes les marchandises en tissu menacent de hausser, ici comme en Europe et aux États-Unis.

Les cotonnades de toutes formes, nous dit-on, prennent près de 10 p. c. de hausse.

En fruits exotiques, les belles oranges sont à prix plus durs et quelque peu rares. Les pommes en barils prennent 50c de plus.

Les amateurs de fourrures paieront au moins 25 p.c. l'automne prochain pour leur fantaisie. Les dernières ventes à Londres ont réalisé des prix en hausse.

Les maisons de modes en gros font leurs préparatifs pour les expositions d'été.

La maison Caverhill et Kiskock annonce l'ouverture de la saison pour le 25 de courant.

C. S.

La Semaine Politique

Plusieurs longs mois de session : telle est la perspective que nos députés, à Ottawa, envisagent aujourd'hui avec une certaine terreur. C'est tout naturel. Ces braves gens redoutent les chaudières à vapeur. Ils aimeraient mieux toucher immédiatement toute leur indemnité — un grand nombre ne sont au parlement que pour cela — et revenir pour les sucres ou pour revoir leur femme et leurs enfants; du moins c'est le cas de ceux qui en ont.

Mais le peuple, bien que maître de ses actions, n'en est pas pour cela de meilleure humeur que les députés. Il sait ce que coûte le gaspillage de temps et d'argent qu'occasionnent toujours les sessions traînées en longueur et en langueur. Il n'a qu'à songer aux milliers de dollars que nécessitent les pages multipliées du *Hansard* et la surabondance de législation, pour se convaincre que la plupart de ses mandataires pensent plus à eux-mêmes qu'à la chose publique.

La discussion du budget, entrecoupée de tous les débats imaginaires sur des incidents de personnes et de choses étrangères au programme régulier, mène à bien certain jusqu'à Pâques... et après la rentrée peut-être, jusqu'au mois d'août, comme c'est arrivé l'an dernier.

TUPPER DÉSAVILLE CARTWRIGHT.

Malgré ses quatre-vingts ans bientôt sonnés, le vieux Tupper a encore toute la poigne du jeune âge.

Sir Richard Cartwright, qui, depuis qu'il est au pouvoir, a apostasié et a renié toutes ses doctrines d'autan, a été dévot par le politique octogénaire, avec tout le sans-façon et toute la prestesse que montrent nos policiers, lorsqu'il ont à fouiller quelque citoyen qui a mis la main dans la poche du voisin.

Cartwright, dit Tupper, a voulu vendre le Canada aux Etats-Unis, en 1891; Cartwright a combattu la protection, avant et après cette date; Cartwright, en 1899, a changé de capot, parce que sir John A. Macdonald n'a pas voulu de lui pour ministre; Cartwright se fit donc au diable pour un portefeuille et lorsque Mackenzie, qui ne voulait pas de Cartwright, le prit quand même sous la pression de son parti, son gouvernement en fut très dèss sa naissance.

Cartwright adore aujourd'hui ce qu'il a brûlé. Il a obtenu une sinécure de Laurier qui n'a pas voulu se servir de lui durant sa campagne de 1896. Cartwright figure aujourd'hui au gouvernement à raison de \$7,000 par an, et ses fils et ses cousins sont placés. Cartwright est méprisé par son propre parti et par le pays dont il est la sangsue.

Voilà la photographie de Cartwright sous l'appareil du photographe Tupper. C'est sévère, sans doute, mais bien des gens la trouveront ressemblante.

Espérons que Cartwright fera bientôt, à son tour, le portrait de Tupper, Ce sera drôle.

LE BOUILLON IMPÉRIALISTE.

Toute la politique actuelle est trempée à ce bouillon. Fielding, Foster, Cartwright et Tupper ont prononcé, chacun, leur discours sur le budget. C'est dire que les gros canons du parlement ont tonné, et que la suite ne sera que coups de pistolet.

Sur la question du tarif, naturellement greffée à celle du budget, qui en dépend, pour la plus large part, sir Charles a terminé sa harangue par la résolution suivante :

"Que cette chambre est d'avis qu'un système de préférence commerciale réciproque, entre la Grande Bretagne et l'Irlande et les colonies, aurait pour effet de stimuler et d'accroître la production intérieure et le commerce de ces pays, et avancerait ainsi et consoliderait l'unité de l'Empire, et qu'il est impossible de considérer comme finale et satisfaisante toute politique qui ne réalise pas complètement cette expectation."

Comparons le sentiment, traduit par cette résolution, avec celui qui se manifeste dans la résolution Russell, au nom du parti libéral. Voici ce qu'a proposé M. Russell, et ce qui a été voté par la majorité :

"Que cette Chambre considère que le principe affirmé par la clause préférentielle insérée dans le tarif douanier du Canada, en faveur de la Grande Bretagne, a déjà produit, et continuera de plus en plus à produire, en pratique, des avantages économiques et politiques, et qu'elle désire exprimer hautement son approbation de l'attitude prise par le parlement du Canada, en accordant ce tarif préférentiel britannique."

Cela, c'est le tarif préférentiel accordé sans condition par le Canada à l'Angleterre qui ne donne rien en retour.

Dans la résolution Tupper, le mot "réciproque" est le point saillant. Ce que le parti conservateur demande, c'est que l'Angleterre accorde à ses colonies une préférence sur ses marchés en retour de la préférence que ces colonies lui accordent sur leurs marchés.

Eh bien ! c'est avec une question aussi exclusive d'affaires que les deux partis veulent faire du sentiment impérialiste !

Les voix des hommes sont tortueuses ! dirait un écrivain biblique. Pour nous c'est une odieuse exploitation du fanatisme national, pour se gagner des électeurs dans les provinces anglaises.

Que le peuple juge entre sir Wilfrid et sir Charles. Le plus impérialiste des deux n'est peut-être pas celui qu'on pense. Sir Wilfrid veut tout céder sans rien recevoir ; sir Charles demande du retour.

Tarte, qui fait la navette entre Paris, où il est français jusqu'à la moelle, et Londres où il est *british to the core*, trouve son élément dans ce double rôle d'impérialiste et de français. Le voilà qui travaille à décrocher la patrie pour sir Wilfrid, en Angleterre, et, pour lui-même, le ruban de la Légion d'honneur en France.

LA BANQUE VILLE-MARIE.

On a parlé, en parlement, lundi dernier, de cette institution pourrie.

Les pauvres, les petits, ceux qui gagnent leur pain à la sueur de leur front sauront gré au généreux député de Jacques-Cartier, M. Monk, d'avoir demandé au gouvernement, de venir au secours des malheureux déposants.

La demande n'a pas été agréée, bien entendu. La loi s'y oppose, dit-on.

Voilà comment on raisonne. Les banques doivent leur existence au parlement : c'est à l'abri de leurs chartes que quelques-unes d'entre elles ont volé le public. Et on veut ignorer la complicité morale du pouvoir, coupable d'avoir ignoré ou laissé faire !

Toujours la même injustice à l'égard des faibles.

Ce serait un dangereux précédent, ajouta-t-on. Et on établit un précédent quand on autorise le gouvernement à dépenser deux millions pour le service de l'Angleterre, en Afrique.

Monsieur Tarte, monsieur Tarte, pourquoi n'êtes-vous pas ici ?

SUS AUX LOTERIES !

Le Sénat a mérité un bon point en amendant le Code criminel de manière à ne permettre aucun tirage d'objets d'art à la roue de fortune ou autrement, pour considération d'argent.

La loi générale défendait les loteries, mais une clause faisait exception en faveur des sociétés artistiques.

C'est à l'abri de cette exception que la pieuvre des loteries a vécu et vit encore, en notre bonne ville de Montréal.

Si jamais attrappe-nigauds a été tendu à la crédulité publique, c'est bien ces sortes d'établissements douteux, dont les directeurs empochent jusqu'à \$125 par semaine comme appointements ; ce qui revient à être prouvé en Cour.

Alors que la Chambre concourt à la mesure énergique du Sénat ; ce sera une odieuse exploitation de moins.

Mais qui sait ? Des gens capables de soutirer l'argent des autres par des moyens aussi peu recommandés tiennent de nombreuses ficelles. Gare à la pression que ces messieurs vont exercer sur la députation.

En attendant, nous félicitons la majorité du Sénat, en particulier le sénateur Dandurand, qui a mis autant de zèle et de sincérité, à porter le fer dans cette plaie abominable, qu'il en a montré déjà lorsqu'il a amoindri la répugnante industrie du Shavage.

TUPPER.

Telles sont les principales phases de la dernière semaine politique.

Reste à signaler la visite de sir Charles Tupper à

Québec. Le vieux baronnet a compris que le sentiment canadien-français, si on tonte contre l'impérialisme, méritait quelques égards. C'est pour cette raison qu'il est descendu dans la capitale canadienne-française, et a protesté contre les intentions qu'on lui prête de vouloir livrer le Canada, pieds et poings liés, à l'Angleterre, pour la guerre et le commerce.

Son discours a eu du retentissement : à tel point qu'il a fait piouetter *La Presse* qui, du jour au lendemain, s'est déjugué sur le compte du leader conservateur.

Bref, le vieux Tupper est un roûé qui suit, tout aussi bien que Laurier, ménager la chèvre et le chou.

CARON.

ALDEBARAN

Le volume souvenir de l'Ecole Littéraire de Montréal vient de paraître. Nous en donnerons une appréciation au prochain numéro. En attendant nous en extrayons la charmante nouvelle que voici de notre collaborateur, M. Charles Gill.

A l'auberge, les commis-voyageurs l'avaient surnommé : "le vieux fou." Il ne comprenait pas leurs calembours : son regard flottait souvent dans le vide ; de plus, assis un matin à la table d'hôte, il avait tout à coup lâché sa fourchette et frappé en souriant son front large, puis il était monté à sa chambre pour en descendre que le lendemain.

J'étais très humble envers "le vieux fou," car je l'avais reconnu pour être l'illustre astronome Aldébaran, de passage à l'auberge en attendant que la maisonnette louée par lui dans les environs fût mise en ordre. A l'événement, calme, inattentif aux plaisanteries dont quelques-uns étaient à son adresse, je songeais à ces vieilles statues, à ces idoles que les Egyptiens enduisaient pieusement d'une préparation sur laquelle glissait l'ordure des insectes.

Le grand homme avait sans doute choisi ce coin perdu des côtes de Bretagne pour se dérober aux indiscretions de la renommée, et, loin des télescopes, muni de nombreuses observations, consacrer en paix son génie à une de ces œuvres qui font époque dans l'histoire de la science.

De toutes autres raisons m'attiraient en province. C'est là que j'avais connu ma fiancée perdue : la douce et rêveuse jeune fille que le malheur aveugle et fatidique avait arrachée à la noble Bretagne ; l'être trop confiant qui noyait maintenant son honneur dans le ruisseau de Paris. J'irais à l'endroit où j'avais eu l'audace de croire au bonheur : je m'attachais aux moindres souvenirs capables de me la rappeler ; je hantais l'ombre de ces falaises où son sourire avait brillé. La nuit j'allais souvent sur la grève ; je croyais la revoir en la forme idéalisée de l'écume argentée par la lune ; il me semblait que les serments proférés par elle, le bruit des vagues venait le murmurer à mon oreille, comme un écho fidèle.

Au cours de ces veilles, j'entrevois parfois l'astronome : il marchait, plongé dans ses pensées. Nous étions tous deux portés à rêver devant cette grandeur et cette solitude ; lui, guidé par son génie, moi par mon cœur brisé...

Un soir, les nouvelles le signalèrent dans le compte rendu d'une fête galante. Pénétré d'une tristesse profonde, je descendis sur la plage. A travers l'atmosphère pure, les étoiles brillaient, la voix lactée couronnait le ciel ; Vénus étincelait dans la direction de la Vierge, Mars étalait sa tache de sang devant le Sagittaire, et la pâle Saturne planait vis-à-vis la Balance. En bas, l'Océan dormait.

J'avais espéré que le calme de cette belle nuit adoucirait ma souffrance ; et je me trouvais au contraire trop isolé cette fois avec mes cruels souvenirs. J'avais envie de crier son nom aux falaises, à l'Océan, aux étoiles ! J'éprouvais un besoin impérieux de me plaindre, de parler d'elle. Le savant vint à passer, je courus à lui.

"Écoutez-moi !" lui dis-je, "je suis au désespoir... Il faut que je parle : je vous en supplie ! écoutez... Elle est belle ! La première fois que je la vis, elle était dans un jardin ; il y avait des roses, des lys ; et puis, des papillons d'or voltigeaient dans la lumière ; l'un d'eux la prit pour une autre fleur et se posa sur elle... Un lys grisait par terre, elle s'en para. Oui, le lys blanc dans ses cheveux blonds !... La fatalité m'éloigna... Au retour, je fus blessé au cœur... Séduite ! partie... La destinée s'est trompée, monsieur !... J'ai voulu revoir le petit jardin ; hélas ! les lys étaient trépassés sur leur tige élégante, et le vent balayait les débris de la dernière rose... Dites-moi pourquoi tout ce que l'on aime s'en va ?... Oh ? les fleurs qui tombent ! les roses effeuillées ! les jeunes filles qui tombent ! les lys flétris !... Elle ne m'aime plus. D'ailleurs, elle est morte ; elle est ensevelie au Moulin-Rouge où elle danse... J'avais peint son portrait, elle avait posé en Madone. Aujourd'hui, elle poserait en Madeleine. Mais n'est-ce pas qu'elle pourrait renaitre, aussi, comme la Madeleine ? N'est-ce pas que la pensée de Victor Hugo est juste, et qu'il suffirait d'un rayon d'amour !..."

D'abord étourdi par ce flot de paroles incohérentes, Aldébaran se remit, bientôt de son étonnement, m'écouta avec bienveillance, et me répondit :

"Vous gémissiez sur des beautés évanouies qui reviennent sous charmer : vous verrez éclore de nouvelles fleurs, et d'autres vierges en pareront leur chevelure. Une femme vous a oublié ? Songez que votre cœur aussi est un cœur humain ; vous l'oublierez à votre tour. Du reste soyez heureux qu'elle ne revienne pas. Vous auriez à souffrir de la bêtise humaine ; ne touchez pas à ses préjugés ; ils lui sont sacrés. Impunément, vous pouvez ruiner les familles par l'usure, affamer les populations par l'agiotage ; être un voleur. Vous pouvez vendre votre âme et votre conscience : être un infâme. Vous pouvez employer l'influence que vous auriez acquise par ces procédés, à faire déclarer telle guerre : être un assassin, ne pas reculer devant le sang ; ne pas reculer devant les larmes des mères : être un monstre. Et l'on dirait de vous : "c'est un homme respectable." Vous seriez accueilli à bras ouverts par cette même société qui ne vous pardonnerait pas de pardonner à Madeleine..."

"Vous l'aimez peut-être plus qu'avant, malgré tout, parce que vous la sentez perdue pour vous. Qu'elle revienne ? le doute ne vous quitterait plus ; vous seriez jaloux de son passé ; vous souffririez, pourtant vous voudriez la rendre heureuse. Pour cela, vous auriez besoin de cette société pleine de mansuétude envers ses voleurs, ses infâmes et ses monstres, mais fermant sa porte basse au repentir, implacable envers les oublis de la nature et du cœur, féroce envers ceux qui osent vouloir être plus grands qu'elle : vous seriez foulé aux pieds. Et si vous croyez vous moquer de ces préjugés, si vous croyez être indifférent au respect ou au mépris du public inepte, vous vous trompez ; vous n'y parviendrez que fort tard et peut-être jamais... Au fait, qui êtes-vous ? je ne sais... un homme. Vous avez puisé votre instruction aux mêmes sources que ceux qui vous entourent ; quatre mille ans de barbarie et d'erreur vous pèsent sur la tête ; il vous faut un effort immense pour y voir clair. Vous vous étonnez, maintenant, à votre entrée dans la vie, car vous comparez ce que vous voyez à ce que l'on vous avait dit être ; le contraste est si grand !... Allez, vous vous habituerez à tout cela, vous subirez graduellement l'influence de l'opinion. Et quand les froids calculs auront maîtrisé vos révoltes, devant votre carrière brisée, vos ambitions déçues, lâchez ! vous en arriverez à vous reprocher la générosité de vos vingt ans !"

Comme ces dernières paroles m'arrachèrent un sanglot, il s'approcha de moi, me prit affectueusement la main, et continua :

"Jeune homme, ne pleurez pas !" Son geste indiquait la voûte étoilée. "Regardez ! Suivez-moi, là-bas, d'une planète à un autre monde ; plus loin, beaucoup plus loin, d'une étoile à un autre soleil ; encore plus loin, plus loin que le calcul, élanchez-vous d'une nébuluse à un autre amas d'univers, et vous aurez atteint les limites de l'espace qu'il vous est donné de contempler dans l'Infini. Mais élevez votre pensée par delà ces régions, car l'œuvre de Dieu est sans limites ! Montez !... Montez, ne vous plaignez pas du vertige ; montez, montez toujours ! Engouffrez vos souvenirs dans l'insondable nuit ! Berciez votre âme qui souffre, aux voix mystérieuses des grandes choses de l'au-delà. Qu'elle plane en paix à ces hauteurs où les déceptions d'ici-bas ne l'atteindront jamais..."

Et le vieillard devint silencieux, le front levé vers l'abîme.

CHARLES GILL.

Sainte-Hélène

Lorsque le télégraphe nous eut appris l'intention des autorités militaires anglaises de parquer le général Cronje et ses compagnons d'infortune à l'île Sainte-Hélène, je refusai de croire jusqu'au dernier moment que la grande nation de proie saurait à ce point braver l'opinion. Sainte-Hélène ! Ce nom résonne lugubrement aux oreilles des nations civilisées : c'est un peu comme le Golgotha, chez les peuples chrétiens. Ce nom rappelle une des plus atroces infamies britanniques, perpétrée de sang-froid dans un siècle où le *vetus* des âges barbares n'était plus de mise. Se peut-il, me demandais-je, que l'Angleterre, au moment où elle se débat avec tant de difficultés, en butte à tant de haines concentrées, se plaise, de gaité de cœur, à faire converger tous les regards vers la tache indélébile dont elle se sait marquée au front ?

Elle n'a pas craint de raviver le stigmate ; elle n'a pas voulu que le temps vint à lasser l'indignation des générations. Aussi quelle stupeur manifestée dans le monde entier ! quelles protestations dans la presse anglaise, à la nouvelle de l'incarcération de Cronje, le brave des braves, au milieu des flots de l'Atlantique ! En voilà encore un qui, après Napoléon, aura su jusqu'au bout la force brutale !

Que dire après cela des journaux anglais qui nous entretiennent complaisamment des intentions du gouvernement Salisbury d'envoyer mourir Steyn et Kriger à Sainte-Hélène ? Il faudrait les fables de Barbier pour flageller leur impudence !

Mais quelle que soit la rigueur de son sort, le général Cronje est beaucoup moins à plaindre que ses compagnons de capture. Les compagnons d'armes, nomades, affamés de grand air et de soleil, sont entassés dans les transports anglais dans de telles conditions d'insalubrité, que les fièvres en ont fait mourir déjà plusieurs centaines. Et la contagion continue son œuvre ; elle aura bientôt fait dans leurs rangs plus de ravages que les bombes et les boulets dans le camp de Paardeberg.

Chose incroyable, on ne songe pas encore à les faire débarquer, à leur rendre l'air pur, à séparer les fiévreux de ceux qui ont su se préserver !

Qu'est-ce qu'on attend pour cela ? Est-ce que par hasard la maladie entre dans les plans de M. Chamberlain au même titre que les dum-dum, la lyddite et les shrapnells ?

Voilà comment on traite les Boers captifs alors que les prisonniers anglais jouissent, à Pretoria, d'une liberté relative et de plus d'égards qu'ils ne pouvaient raisonnablement en espérer.

Si c'est là une guerre humanitaire et civilisatrice, que sont donc celles qui ne le sont pas ?

Encore quelques mots dans un ordre d'idées analogue. Ce matin, il m'est passé sous les yeux des gravures représentant des groupes d'Hindous dont les corps étaient réduits, tout vivants, à l'état de squelettes. On frissonne d'horreur à la vue de ce qu'a fait la famine dans ce pays ! Ainsi vont les choses. Pendant que l'Angleterre s'apprête à dépenser 4,000 à 5,000 livres sterling afin de soumettre au régime colonial chaque habitant des deux républiques sud-africaines, d'autres colons meurent littéralement de faim, par milliers, et le gouvernement vice-royal n'a pas su organiser les secours de manière à trouver une croute de pain pour arracher de la mort hideuse ses colons qui se laissent docilement dépouiller de leurs richesses.

Ce n'est pas à eux qu'on enverra avec d'innombrables sollicitudes maternelles, des tablettes de chocolat ou des puddings !

E. F. P.

NOTES D'ART

Mande pardon, lecteur, si j'ose parler ainsi de la tentative d'éreintement dont j'ai été la victime, dans le *Journal* de mardi dernier. C'est la faute à mes amis qui ont eu une crise de nerfs, qui a failli dégénérer en danse de Saint-Guy, après la lecture d'une appréciation mienne au lendemain de l'audition des élèves du professeur Clerk.

Is ont été trouver immédiatement un autre de mes amis qui possède une plume d'admirable finesse infinie, et qui a écrit pour moi une lettre d'apologie.

Après dix longs jours qu'ils du passer dans la solitude et le recueillement, le monument est apparu au grand jour, sous la rubrique *Tribune Libre*.

Mais, soit par timidité, soit par modestie, l'auteur a oublié de signer de son vrai nom les nombreuses douceurs qu'il m'adresse, en sorte que mes remerciements courent le risque de tomber à plat devant tant de franchise et de loyauté dissimulées sous le pseudonyme "Deux auditeurs".

La note personnelle qui court tout le long de l'entre fil fait bonne figure et augmente ma confusion en raison directe de la grandeur d'âme de celui qui l'y a placée.

En Europe, la critique s'attaque parfois à des demi-dieux comme Calvé, de Restké, Mounet-Sully, Coquelin, Sarah, etc.,

Mais au Canada, où nous possédons quelques dieux complets acclimatés à la louange, et un nombre infini de satellites dans le monde des amateurs, la critique a mauvaise grâce de se hausser sur le bout du pied afin d'atteindre le sommet de leurs piédestaux et de regarder de quelle argile sont pétris leurs larges pieds.

À cet article du *Journal*, je réserve le sort des choses anonymes ; c'est-à-dire que je ne m'arrêterai pas à en relever les faussetés. Seulement à titre d'information à qui de droit, je dirai ceci :

L'auteur de cette correspondance est un de mes bons amis à qui je tendrai cordialement la main à la prochaine occasion, afin de lui prouver que je ne lui en garde pas rancune. Il n'est pas donné à tout le monde d'avoir le courage de ses opinions ; c'est affaire de tempérament. Pour ce qui est de celui qui a inspiré ces sentiments délicats à mon endroit, c'est un rival bilieux de MM. Couture et Desève, et il a voulu, en exaltant ces derniers, me mettre sur une fausse piste et me forcer à les critiquer — la chose est assez facile du reste — afin de détourner de lui mes colères, qui ne sont pas dangereuses.

Voilà de la bravoure où je ne m'y connais pas ! Serait-ce plutôt un excès de charité, afin de me procurer une occasion de faire de la sensation ? Qui sait ?

Au cas d'une nouvelle attention aussi délicate de la part de ces excellents amis, je tiens à les prévenir que je ne m'occuperai d'eux que s'il se trouve un nom responsable à la fin. Autrement je serai forcé de leur procurer les honneurs du panier.

Nous avons assisté, vendredi soir, à l'audition des élèves du professeur Alexis Contant, à la salle Karn. L'impression qui nous en est restée a été favorable à tous les points de vue. Si nous tenons compte de la nervosité et de la timidité insurmontables chez quiconque affronte le public pour une première fois, nous pouvons dire sans crainte que les jeunes débutantes ont fait honneur à leur professeur. Une audition de musique pour piano est toujours plus ingrate qu'une audition de chanteurs, parce que c'est le petit nombre des auditeurs qui sont en mesure de l'apprécier. Quoi qu'il en soit, le programme en lui-même, comme choix, nous a vivement intéressé.

La pièce symphonique de Grieg, d'allure enlevante, a créé une bonne impression. Comme ouverture on ne pouvait mieux choisir.

Miles Champagne et Barbeau nous ont ensuite donné de bonnes interprétations, un peu timides peut-être, mais leur style avait beaucoup de vérité. Mlle A. Méneau a mieux défilé une *Nocturne* de Chopin qu'une *Mazurka* de Saint-Saëns.

Toutes nos félicitations à Mlle Blanche Duquette et E. Raymond, qui, malgré une certaine crainte, ont fait preuve d'une grande fermeté d'exécution. L'une par un *prélude* et un *scherzo* de Chopin, et l'autre par le *scherzo* et *choral* de Dubois. Le premier mouvement d'un *Concerto* de Grieg, par Miles Duquette et M. Marion, nous effrayait un peu à cause des difficultés qui s'y trouvent, mais nous sommes forcés d'admettre que nos craintes étaient sans fondement. M. J.-B. Dubois, nous a fait voir tout le charme d'une jolie composition du professeur Contant, écrite pour violoncelle. Mme J. Bennati nous a rappelé d'anciens souvenirs avec l'air du *Prophète*, de Meyerbeer, puis elle nous a délicieusement dit une composition de chant du professeur Contant, intitulée *La Vierge à la Crèche*. Cette composition avec accompagnement d'orgue et deux pianos, a fait bon effet.

Puis le professeur Contant a joué sur l'orgue le *La* salle Karn, qui n'est pas très sonore, une affaire de Lemmens. L'espace restreint nous empêche d'entrer dans plus de détails.

..

On nous apprend que la direction des Soirées de Familles a consenti à donner une soirée dont les recettes s'en iront au *Patriotic Fund*. C'est comme ça ; et l'argent des Canadiens-français aura participé à faire durer plus longtemps une guerre que nous désapprouvons depuis qu'elle est commencée ! Nous nous attendrions de féliciter les artistes des Soirées de Familles qui prêtent si mal à propos leur talent, par excès de loyalisme.

..

Mme Marthe Tremont et M. Jourdan, de l'Eldorado, ont pris pour eux les remarques que nous avons faites, la semaine dernière, au sujet de ce café-concert. Ils ont eu raison.

Mais ils ont eu tort de vouloir nous intimider par deux lettres injurieuses que nous refusons de publier parce qu'elles ne justifient aucunement la conduite que nous leur avons reprochée.

Le rôle de notre journal n'est pas de mettre le grappin sur tout ce qui tend à se dégoûter, dans notre bonne ville. Bien au contraire. Et nous n'aurions jamais dit un mot de blâme à l'Eldorado si nous n'avions pas constaté que l'on y commençait à se ficher du public canadien-français.

Histoire de témoigner de la bonne volonté, nous consentons cependant à publier la dernière ligne de la lettre de Mme Tremont, qui se lit comme suit :

"A bon entendeur, salut."

..

La très intéressante et spirituelle comédie de Sardou, *Les Pattes de mouche*, a eu une triomphante reprise au Monument National. Les étudiants de Laval ont acclamé les artistes, ils les ont couverts de fleurs ; et ils ont improvisé des entrées bryantes mais aussi bien amusantes pour le public. Pour ce qui est de l'interprétation, nous avons déjà dit ce que nous en pensions, c'est-à-dire qu'il était consolant de voir que nous possédions des amateurs jouant la comédie aussi bien que des artistes de profession. Cependant, je crois qu'il nous sera permis de surenchérir et de dire que nous avons beaucoup mieux aimé cette seconde que la première. M. Arthur Laramée et Madame de Gonzague ont vécu leurs personnages ; ils ont été scrupuleusement fidèles à la vérité. Quel original que ce *Prosper Block*, et quelles réparties, mes amis ! Mais aussi, quelle femme d'esprit que cette Suzanne ! C'est un feu roulant de choses délicates d'un bout à l'autre de la pièce, Mlle Yvonne Solier, dans le rôle de *Clarisse*, nous a intéressé vivement ; elle nous a prouvé qu'il n'est pas toujours nécessaire de passer par les conservatoires pour saisir l'esprit d'un rôle. Tous les autres personnages, même dans leurs faiblesses, — ce serait avoir par trop de bonhomie que de ne vouloir pas leur trouver de faiblesses, — ont été de beaucoup au-dessus de ce qu'on aurait pu attendre de la part d'amateurs faisant du théâtre par occasion. Mme J. Bennati, qui a été répétiteur et metteur en scène, a droit à une large part dans ce succès incontestable.

..

Le jury de la chambre criminelle de la cour suprême de New-York a rendu hier, un verdict d'acquiescement en faveur de Mlle Olga Nethersole et de ses trois concusés, poursuivis pour avoir porté atteinte à la morale publique en jouant "Sapho", une pièce tirée par M. Clyde Fitch du roman du même nom d'Alphonse Daudet. Ce verdict était à prévoir après le résumé des débats faits par le juge Fursman qui a dit qu'il se trouvait dans "Sapho", certains passages suggestifs, mais que cela ne suffisait pas pour condamner la pièce, et que si cette pièce ne pouvait être entendue par des jeunes filles, il fallait se souvenir que la loi n'était pas faite uniquement pour des jeunes filles. Le juge Fursman a dit encore que dans la bibliothèque de tout homme instruit on trouve des livres au moins aussi suggestifs que cette pièce, et il a demandé aux jurés s'il fallait enlever les statues qui ornent la chambre des appels de la cour suprême sous le prétexte qu'elles sont encore plus déshabillées que Sapho ne l'est sur la scène. Il a terminé en disant qu'en somme la pièce, avec tout ce qu'elle pouvait avoir de mauvais, avait une conclusion morale, puisqu'elle aboutissait à la légitimation par le mariage de l'enfant naturel de Sapho.

Ce jugement donne la latitude nécessaire aux artistes, et laisse aux auteurs la liberté de prendre les moyens nécessaires au développement de leurs thèses, d'où nous pouvons extraire le plus souvent une haute idée morale.

Gustave Comte.

UN CRI DE VENGEANCE

Tout le monde connaît, au moins de nom, le romancier anglais Rudyard Kipling. C'est l'auteur qui se glorifie des plus forts tirages, et quand il est malade, l'empereur Guillaume fait demander de ses nouvelles. Le pape lui-même a voulu connaître le romancier dont on parlait au Vatican.

Mais le romancier poète est aussi un impérialiste ardent. Nul Anglais, sans en excepter M. Chamberlain lui-même, ne nourrit un rêve plus ardent et plus passionné de conquête et de domination. Déjà à l'aurore de la guerre du Transvaal, Rudyard Kipling avait manifesté ses sentiments avec violence, mais il ne se contentait plus de rimer des odes, il réclamait aujourd'hui des exécutions. C'est de la fureur sanglante.

Le *Times*, de Londres, publie une correspondance du Cap, signée de lui, où il charge avec emportement contre les colons du Cap, qu'il accuse de forfaiture, de trahison, de pacte avec les ennemis :

"Supposons, écrit le romancier, que vous soyez retenu au Cap malade, et que, de l'autre côté de la nappe blanche sur laquelle reposent les cristaux des verres, que depuis le mois de novembre vous n'avez plus revus, vous rencontriez un monsieur propre, bien mis, tranquille, ayant de l'influence et n'ayant jamais été plus loin que Stellenbosch depuis que la guerre a été déclarée ; supposons que ce monsieur vous raille doucement sur le peu de succès que vous avez eu avec vos prisonniers et que vous ayez les meilleures raisons de croire que ce monsieur et quelques-uns de ses amis se sont servis de leur influence pour défaire tout ce que vous avez fait au prix de je ne sais combien de sueurs, de douleurs de reins, d'attaques de dysenterie et de frissons de fièvre. Supposons tout cela ; dites-moi, je répondrai : vous à l'ami bien mis, bien lavé et doucement railleur, qui se trouverait de l'autre côté de la table ?

Et la colère, une colère folle, emporte Rudyard Kipling ; il demande à l'Angleterre de se montrer impitoyable :

"Il ne s'agit pas de se montrer vindicatif ; il s'agit de se montrer juste, il s'agit de faire justice froidement et résolument, comme on le fait d'un meurtrier ou d'un nomade, fut-ce après des années, fut-ce après des mois. On le dira que le passé est passé, on le circonviendra et on payera des gens pour te circonvenir en te parlant du danger de perpétuer les haines de races ; on fera appel, on fera appel à la magnanimité ; on t'enjoindra, on t'enjoindra, on te corrompra ; mais, lorsque cette heure sonnera, écoute l'accusation, prend la peine de lire les témoignages ; nous avons pu être aveuglés, jadis, avec d'autres ; nous le payons en ce moment de notre sang ; mais il n'y a pas de raison, voir tu, pour que nous endossions de répugnantes petites félonies."

Voilà comment parlent les poètes — les poètes que le spectacle de la lutte pour la vie chez l'animal, du triomphe du plus fort, a réduits à la psychologie du jaguar... mais alors, comment parlent les cochers de Londres ?

P. L. M.

SPECIFIQUE INCOMPARABLE. — Le BAUME RHUMAL est le vrai spécifique contre les fluxions de poitrine.

UNE ŒUVRE D'ART

Nous avons eu l'occasion de voir l'album envoyé par l'Ordre des Forestiers Indépendants à l'Exposition de Paris. Nous avons constaté que M. Julien a fait des portraits à l'aquarelle de façon à nous faire honneur. Le travail d'enluminure a été exécuté de talentueuse façon par M. Jos. Charlebois. Nous osons même dire que son travail peut soutenir la comparaison avec les meilleurs du genre, exécutés en Europe.

G. C.

Indication à la Police

Dans une maison de jeu en vogue, rue Saint-Denis, il en coûte un dollar de la donnée des cartes, (la brasse), deux dollars pour voir le jeu et quatre dollars de limite. Dans cette maison, qui est considérée comme très chic, le champagne coûte \$4 la bouteille.

Il n'est pas rare d'y voir des vieux roués qui sont dans le commerce, et qui se plaignent de la dureté des temps, perdant des sommes de \$200 ou de \$500 par semaine. Ce qu'ils font de profit ne serait pas suffisant pour le salaire de leurs commis à 75 sous par jour. Mais tout cela n'est rien, comparé à la nouvelle maison de jeu qui vient d'ouvrir ses portes. Là, la brasse coûte \$10.

Pour le simple plaisir de donner le jeu il faut cracher dix dollars ! Ça coûte \$15 à \$25 pour voir et la limite est de \$100. Il n'est donc pas étonnant d'apprendre qu'un commerçant du centre de la ville a perdu \$1,000 dans une soirée, cette semaine, et qu'un employé de l'Hotel-de-Ville y a laissé une somme de \$240.

J. L.

La variole au Canada

Un journal des Etats-Unis, le *Providence Journal*, dit que les Américains ne devraient pas s'empêcher de visiter le Canada, cette année, à cause de la variole qui sévit dans notre pays. Le *Journal* semble trop conseiller. Il exagère tous les dangers qu'encourront les touristes américains en venant camper sur les bords du Saint-Laurent ou de nos lacs, durant la belle saison.

Il semble que le Bureau d'Hygiène devrait publier de temps à autre, dans les journaux américains, un exposé de la situation et montrer par des faits que les avancées de ces journaux sont exagérées, sinon absolument fausses.

J. L.

Un autre truc

Un nouveau système de *bunco* a été dévoilé à la police hier après-midi. Le truc n'a rien d'original mais demande un fort toupet de la part des individus qui le jouent.

Au milieu d'un groupe, dans une hôtel connu, trois copains choisissent une victime. L'un d'eux s'avance vers elle, l'appelle à l'écart et lui dit effrontément qu'il le reconnaît comme la personne qui lui a volé son portefeuille. Ici le coquin mentionne un endroit où l'accusé a dû se trouver la veille et à été vu par les conspirateurs, soit qu'il l'ait filé ou qu'ils soupçonnent que la victime doit s'y trouver. L'accusateur appelle les témoins qui corroborent la déclaration de leur acolyte. Protestations de la victime et menaces des voleurs. La police est appelée. Cette dernière, naturellement, ignore les faits, conseille d'émaner un mandat. Alors le monsieur accusé prend peur. Il craint le scandale et casque.

Hier, cependant le truc n'a pas réussi. Le détective Despeault a mesuré la capacité de mentir des trois buncois. Il leur a donné ordre de déguerpir — et ils déguerpièrent.

J. L.



CHAPEAUX POUR HOMMES

NOTRE ASSORTIMENT DE CHAPEAUX DE PRINTEMPS EST AU COMPLET : NOUS AVONS TOUTES LES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS.

O. NORMANDIN

274 Rue St-Laurent.

On emmagasine les fourrures pour la saison d'hiver.

CIE CHIMIQUE DU CANADA

15, Rue St-Jean, Montreal.

TEMOIGNAGE EN FAVEUR DU SIROP PECTORAL DU DR J. G. LUSSIER.

MESSIEURS,

Après avoir employé plusieurs remèdes contre la toux sans résultat, ayant en magasin le Sirop Pectoral du Dr J. G. Lussier, je me suis servi d'une bouteille pour une attaque de grippe qui me faisait souffrir depuis un certain nombre d'années, et vu mon grand âge je désespérais de guérir. Je suis satisfaite de recommander ce célèbre remède à toute personne, qui, comme moi, auront à guérir de semblable maladie.

Croyez-moi, Messieurs,

Votre très reconnaissante,

MME VVÉ JOSEPH LEMERISE,

311 rue DULUTH.

TWEEDS POUR HABILLEMENTS ANGLAIS vs ECOSSAIS

D'aucun prétendent, qu'un tweed Anglais pour un habillement, est préférable à un tweed Ecossais, c'est une question de goût ; nous ne la discuterons pas ; mais nous aimons à vous faire connaître que nos tweeds proviennent des fabriques Anglaise, Ecossaise, Française et Belge.

Henri Dubord, MARCHAND-TAILLEUR 1373, RUE STE-CATHERINE

INTERNATIONAL REGISTRY CO.

Assurance contre les Maladies et les Accidents

\$ 500 pour \$1 par année et \$ 6 par semaine pendant 5 semaines.					
1,500 " 3 " 15 " 10 "					
2,500 " 5 " 15 " 15 "					

Pour plus amples informations, s'adresser directement, ou par lettre au Bureau Principal, 97, Rue St-Jacques.

J. A. LEBEUF, GERANT, 97 Rue St-Jacques, Chambre No 50

On demande de bons agents.

NOS SPECIALISTES

Parmi les scènes qui se déroulent de temps à autre à l'Hotel de Ville, il n'en est guère de plus hilarante que celle d'un groupe d'échevins, *profonds* dans le sens de *creux*, faisant subir un examen aux candidats à la charge d'inspecteurs du lait. Les journalistes n'ont pas été admis à cet examen. On sait pourquoi. Il paraît que certain édile a risqué des questions inouïes en prenant des poses à l'universitaire.

Un jour les animaux, réunis en conseil, décrétèrent que les ânes étaient responsables de la peste. Si jamais la ville de Montréal est frappée d'un fléau causé par les bactéries, elle trouvera d'excellents spécialistes parmi ses édiles.

J. L.

Zuze un peu...

Julian Ralph, le fameux correspondant militaire, est le type fidèle de l'Anglais battu, impuissant et rageur. Il lance la boue à pleine main aux Boers, qu'il juge ainsi.

Ce sont les hommes les plus laids que j'aie jamais vus. Ils ont l'oeil sauvage, l'apparence farouche, l'esprit émoussé, le corps tout difforme. Même ceux qui montrent un peu d'esprit sont fous. Si vous en voyiez deux dans la rue, vous enlèveriez aussitôt votre lingée de la corde (*sic* !). Les différentes parties de leur anatomie ne se joignent pas parfaitement. Les jambes sont disproportionnées au tronc. Un troisième ressemble à un Orang-Outang. Personne ne devrait soutenir une cause dans laquelle de pareils gens sont intéressés.

Et dire que ce sont des gens comme ça qui battent les Anglais. Si c'était du monde, comme les Français et les Allemands par exemple, on se demanderait combien il resterait d'Anglais après la guerre.

J. L.

EMILE LYONNAIS

ENTREPRENEUR ELECTRICIEN

Spécialité de lumières et de timbres électriques. Estime donnée pour installation électrique. Appareils fournis et posés. Les commandes sont exécutées sous le plus bref délai et au plus bas prix.

Bureau et Exposition Permanente d'Appareils, 180, rue Saint-Jacques, Chambre 1, 4me étage. BELL TEL. MAIN, 3326. MONTREAL.

H. REYNAUD

1528, rue Sainte-Catherine,

LE RENDEZ-VOUS DES GAIS LURONS

Spécialité de la maison : le meilleur vin canadien en ville. Un verre d'une chopine pour 5 sous, 40 sous le gallon.

22^e Liqueurs de choix ; cigares importés et domestiques.

PARC SOHMER

Magnifique programme aujourd'hui a 3 heures et 8 hrs P. M.

ADMISSION 10 Cts

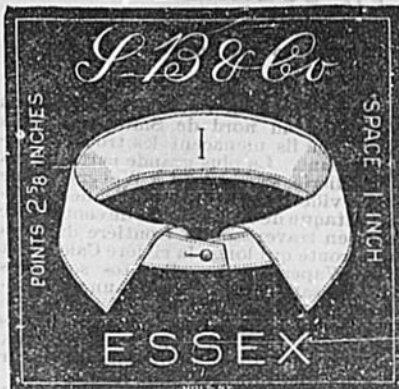
CLINIQUE NATIONALE

Maladies des Yeux, des Oreilles, du Nez de la Gorge et du Larynx

492, RUE AMHERST, MONTREAL

CONSULTATIONS : de 9 à 11 a.m., Pour tout autre renseignement, de 2 à 4 p.m., et de 7 à 9 le soir. MONTREAL. M. le Directeur

TELEPH. BELL, Est 829



J. A. DELISLE

MERCERIES

MERCERIES

Grandes nouveautés pour Pâques en fait de merceries *up to date* telles que chemises de couleurs, collets et poignets et une grande spécialité de cravates pour Pâques, les patrons les plus assortis. Corps et caleçons d'été en laine naturelle, et Balbrigan. Gants non doublés et aussi un grand assortiment de paraphes du dernier goût. Toute marchandise sera vendue à des prix tout-à-fait réduits.

Nous donnerons gratis une

MAGNIFIQUE MONTRE EN OR

A tous clients qui achèteront au montant de \$20.00 dollars

AU MAGASIN DE MERCERIES DE

J. A. DELISLE, 1545, Ste-Catherine,

N. LEVEILLE

MARCHAND-TAILLEUR

—138 1/2—RUE SAINT-LAURENT—138 1/2—

NOUVEAUX TWEEDS ECOSSAIS

NOUVEAUX CHEVIOTS

NOUVEAUX PATRONS

NOUVEAUX STYLES

C'est le temps de donner votre commande pour

UN PARDESSUS ET UN HABIT DE PRINTEMPS

TOUJOURS LA COUPE LA PLUS ÉLÉGANTE

TOUJOURS LES PLUS BAS PRIX.



Pourquoi ne cessez-vous pas de boire ?

Pour plus amples informations s'adresser à J. B. LALIME, GERANT DIXON CURE CO., 572 RUE ST-DENIS, MONTREAL.

Ou au

Dr MACKAY, BELMONT RETREAT, QUEBEC.

Toute communication strictement confidentielle.

PAQUES ! PAQUES ! !

RECUES

Spécialement pour cette occasion

LES DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

En fait de

CHEMISES DE FANTAISIE

COLLETS (nouveaux patrons)

CRAVATES DE TOUS GENRES

GANTS DANS TOUTES LES NUANCES

M. BEAUPRE

1718 RUE STE-CATHERINE

(Près rue St-Denis)

Condoléances

Lundi, le 2, à Saint-Jean d'Iberville, la tombe se fermait sur les restes mortels de M. François Félix Côté, ancien maître-entrepreneur, décédé le 31 mars, à l'âge de 85 ans. M. Côté avait construit la plupart des principaux édifices de Saint-Jean, où il habitait depuis 60 ans. C'était un homme intègre dans toute l'acceptation du mot. Il était le père de notre confrère M. Stanislas Côté. Nos condoléances.

Le fouet pour les enfants

Nous revenons aux temps barbares ! Notre société est si étrangement constituée que l'autorité désespère de la formation morale des enfants par l'éducation et les moyens de persuasion. Le Sénat, très justifiable d'avoir porté un coup d'assommoir aux loteries, est devenu draconien. Il place sous la verge tous les petits mécréants. Désormais, pour tout crime autre que l'homicide, l'enfant pourra être condamné à la fustigation. Le choix du bourreau, des assistants, le nombre de coups de fouet à donner, suivant l'âge, est déterminé avec la même précision que celle qui nous est prescrite pour l'emploi des pilules purgatives. Pauvres petits bonshommes ou fillettes, que la misère ou la faute des parents, ou la distribution inégale des bienfaits de l'éducation, a éloignés des notions du bien et du mal, vous voilà bien injustement traités. N'auraient-ils pas raison, ces petits malheureux, de crier à l'abus ? Pourquoi pas le fouet aux principaux auteurs de la dégradation du bas peuple, à ces voleurs du grand monde, qui, même pris en flagrant délit, comme ceux de la banque Ville-Marie et d'autres, échappent, grâce à de malhonnêtes et lâches sympathies, à la plénitude du châtiment qu'ils méritent.

CARON.

Toujours les Petits Chars

La mesquinerie de la Compagnie des Tramways s'est manifestée dans toute sa laideur, cette semaine, par la manière dont la Compagnie a traité ceux de ses employés qu'elle soupçonnait d'être les auteurs des déclarations faites aux journaux. Trois employés ont été suspendus, et une suspension, dans ces circonstances, équivaut à un congé illimité sinon définitif. Les parents de journalistes soupçonnés d'être les auteurs des écrits publiés contre la Compagnie commencent, eux aussi à souffrir du ressentiment de ces potentats.

J. L.

Depeches de partout

(Service de la Presse Associée.)

AFFAIRES DE CHINE

Tacoma, (Etat de Washington), 8.—Le dernier courrier d'Orient rapporte que l'audience accordée aux ambassadeurs et aux ministres des puissances étrangères le 8 mars dernier par l'empereur, l'impératrice douairière et l'héritier présomptif de Chine, n'a été qu'une ignominieuse farce. Les visiteurs ont été traités de façon cavalière; on leur a nettement fait comprendre que leur présence à Pékin n'était pas bien vue.

L'empereur n'a dit qu'un mot, et cela quand il a tiré de sa manche sa réponse écrite aux félicitations des visiteurs, qu'il a passée au prince Cheng.

L'empereur, tout courbé, paraissait très faible, et d'un coup d'oeil furtif, a passé ses distingués visiteurs en revue, comme s'il eût cherché parmi eux un ami.

Sa tante, l'impératrice douairière, a suivi de l'oeil tous les détails de la cérémonie par l'entre-baillement d'un rideau. L'audience n'a duré que dix minutes, après quoi les ambassadeurs et les ministres, au milieu des prières d'usage, ont été conduits à leurs sièges respectifs. Plusieurs d'entre eux ont fait preuve d'un manque absolu de politesse en tournant le dos à l'empereur, que l'on dit se mourir d'un poison lent.

L'impératrice douairière a reçu du pape un riche vase de Chine, par l'entremise du légat apostolique à Pékin, en remerciement de la protection accordée par elle à la religion catholique.

Londres, 8.—Une dépêche spéciale de Shanghai annonce que les ministres américains, anglais, allemand et français, ont envoyé une note collective au ministère chinois des affaires étrangères, lui demandant la suppression de la société dite des "Boers" dans un délai de deux mois, à défaut de quoi les puissances au nom desquelles la demande est faite feront occuper militairement les provinces du Nord, le Shan Tung et le Chi Li, pour y protéger leurs nationaux.

Suivant la même dépêche, le personnel des légations américaines, italiennes et françaises, ainsi qu'une garde du corps formée par les vaisseaux de guerre mouillés à Taku, Liu-Kun-Yih, vice-roi de Liang-Kiang, a eu trois audiences avec l'impératrice douairière au sujet de l'empereur, et l'on croit qu'il lui a conseillé de rendre le pouvoir à Sa Majesté Céleste.

Washington, D. C. 8.—L'escadre américaine récemment formée dans les eaux chinoises a pris Hong Kong comme port d'attache. On a cru pendant quelques temps, mais à tort, que les vaisseaux envoyés de San Francisco et de Manille à Hong Kong n'étaient là qu'en service temporaire. Tacoma, Etat de Washington, 8.—On apprend d'Orient que la Russie a obtenu du Tsong-Li-Yamen, ou ministère chinois des affaires étrangères, la permission de construire un chemin de fer de Kalgan à Pékin. La même puissance aurait obtenu des concessions de chemins de fer entre Luhan et Honra Fu. Les nationaux anglais en Chine sont très alarmés de ces progrès de la Russie et demandent à grands cris à leur gouvernement de se montrer à l'avenir plus ferme que par le passé.

INONDATION AU TEXAS

Chicago, 8.—Une dépêche spéciale d'Austin, Texas, au Record, dit :

"Le pays au sud-ouest d'Austin a été ravagé par un orage terrible vendredi soir. La rivière Nueces et autres cours d'eau se sont changés en torrents impétueux, qui ont débordé sur des milliers d'acres de terre en culture. Le pont du Southern Pacific a été emporté et le chemin de fer est inondé sur un parcours de plusieurs milles."

Austin, Texas, 8.—Cette région a été visitée hier par un ouragan terrible. Tout le pays est inondé. Les eaux de la Colorado ont monté de onze pieds en trois heures, et, durant la soirée, montaient encore à raison de trois pieds à l'heure. Un pont de l'International and Great Northern, à dix-sept milles d'ici, s'est écroulé sous le poids du train-éclair venant de Saint-Louis. Le feu a pris aux décombres et un grand nombre de voyageurs ont été brûlés. Les dommages à la propriété dans toute la région vont s'élever à plusieurs cent mille dollars. On craint un nouvel ouragan, vu que celui qui vient de se produire a eu pour théâtre la région ravagée par les désastreuses inondations de l'an dernier, qui causeront des pertes au montant de plusieurs millions.

Dallas, Texas, 8.—Les eaux de la rivière Colorado avaient monté de 27 pieds hier après-midi, à 3 heures, depuis midi, et montaient encore. La circulation des trains est interrompue sur le Austin & Northwestern. Il pleut toujours. L'inondation est sans précédent la plus désastreuse qu'ait eu lieu au Texas depuis plusieurs années.

Dallas, Texas, 8.—A 12.30 p. m., hier, toute communication téléphonique ou télégraphique entre Dallas et Austin était interrompue. La grande digue barrant la rivière Colorado à Austin a cédé à la pression de l'eau, un peu avant-midi, et les usines électriques ont été emportées.

UN DUEL A PARIS

Paris, 8.—Le comte de Dion est M. de Saint-Alery, les témoins respectifs du comte de Lubersac et du baron Edouard de Rothschild dans la querelle de ces derniers, se sont battus en duel hier matin à l'hippodrome de Neuilly-le-Vallon. M. de Saint-Alery a été légèrement blessé au bras droit au quatorzième assaut, qui a terminé le combat. Le blessé a été conduit chez lui.

Le combat a commencé à 10.55 h. a. m. et a duré jusqu'à 12.35 p. m. Le comte de Dion s'est rendu sur le terrain malgré la défense expresse de son médecin, qui lui conseillait le renvoi du duel à une date ultérieure, le comte souffrant d'un engorgement du poignet.

Soulèvement des Achants

Aoor, Côte d'Océan, Afrique, 8.—Un courrier comassien rapporte que tous les tribus achantes se sont soulevées, le roi de Bokwa étant seul resté loyal à l'Angleterre. On croit que le trône d'or de la vieille dynastie a été retrouvé, et que le soulèvement a été causé par une tentative faite par le gouvernement de la colonie, Sir Frederick Mitchell Hodgson, pour s'emparer du trône.

LA GUERRE

Les Boers menacent Brabant

Londres, 8.—Un grand nombre de Boers ont été vus dans le voisinage de Wepener, au nord de Smithfield, dans l'Etat Libre d'Orange, où ils menacent les troupes coloniales du général Brabant. La plus grande partie de ces troupes, ainsi que l'artillerie, se trouvent à Wepener. Une dépêche reçue de cette ville à minuit dit que l'ennemi, n'osant pas risquer une attaque de front, essaie de contourner les positions anglaises en traversant la frontière du pays des Basutos par une route qui longe la rivière Calodon et débouche au sud de Wepener. Les Basutos sont très excités. Le sous-commissaire Griffiths, avec un détachement de police, est parti vendredi de Maeru, petite ville située au nord de Wepener, pour le territoire où les Boers sont à la veille de pénétrer. Les indigènes employés aux travaux de chemins de fer à Bloemfontein quittent leur poste en toute hâte pour aller protéger leurs foyers.

Les habitants de Maeru rapportent que les Boers font preuve d'une activité fiévreuse dans toute cette partie de l'Etat Libre.

Une dépêche de source privée, reçue de Bloemfontein, annonce que des renforts arrivent tous les jours aux troupes anglaises.

KRUGER ET STEYN AVERTIS

Bloemfontein, 8.—Les prétendus mauvais traitements infligés aux paysans qui ont mis bas les armes ont donné lieu à la naissance du *Friend of the Free State—L'Ami de l'Etat Libre*—un petit journal publié par les correspondants militaires sous le contrôle des autorités du jour. Voilà ce que dit cette feuille : "Quand les complotes sont réglés, les auteurs de ces outrages seront punis. Nous faisons preuve de tolérance et de libéralité envers les rebelles, et sommes en droit d'exiger que les chefs de l'ennemi suivent notre exemple."

"Tout acte de cruauté ou d'inhumanité commis par les deux présidents sera pleinement expié par eux."

200 Boers prisonniers

Carnaroon, Le Cap, 8.—On rapporte que deux cents insurgés, ignorant l'occupation de Kenhardt par Sir Charles Parsons, ont été faits prisonniers par les Anglais en se rendant à cette ville. L'artillerie canadienne est revenue ici de Van Wykslei.

LA BATAILLE DE REDDENSBURG

Londres, 8.—Lord Roberts câble ce qui suit au Bureau de la Guerre : "Bloemfontein, 6 avril.—Les pertes à Reddenburg ont été comme suit : "Officiers : tués, le capitaine F. G. Casson et le lieutenant C. R. Barclay, tous deux du Northumberland ; blessés, 2 ; faits prisonniers, 8."

"Sous-officiers et soldats : tués, 8 ; blessés, 33 ; le reste faits prisonniers. "Nous avions 107 hommes d'infanterie à cheval, et 423 hommes d'infanterie à pied. On dit que l'ennemi avait 3,200 hommes et cinq canons."

LA FUITE DES BOERS

Le Cap, 8.—Pendant qu'un certain nombre de prisonniers boers prient vendredi, l'un d'eux a été tué, un autre blessé. Un troisième a été repris, mais il en manque quatorze à l'appel. Des sentinelles ont été placées en différentes parties de la ville et une garde sévère établie à la garde du chemin de fer.

UN PRISONNIER ANGLAIS S'EVADE

Londres, 8.—Le sergent-major Broker, qui, on vient de le découvrir, s'est échappé de Pretoria avec le capitaine Haldane et le lieutenant Le Mesurier, est arrivé Lourenço Marques. Se trouvant séparé de ses compagnons à la rivière Elands, il obtint de l'emploi dans une gare de chemin de fer, comme garçon de service, ce qui lui donna les moyens d'atteindre ensuite la frontière.

MILLE DE PERDUS, QUATRE MILLE DE TROUVES

Le Cap, 8.—Un certain nombre de canonniers du vaisseau de guerre anglais *Monarch* sont partis vendredi du Cap pour Pretoria. Bien que lord Roberts ait perdu un millier d'hommes la semaine dernière, il est maintenant plus fort que jamais, plus de quatre mille soldats anglais ayant débarqué au Cap dans le cours de la semaine.

La Jeunesse Irlandaise porte l' "UNION JACK"

Dublin, Irlande, 8.—La reine Victoria a été témoin d'une scène toute nouvelle hier. Etant sortie en voiture, elle a été saluée au passage par des milliers d'écoliers venus du pays voisin pour la voir. Ces enfants, qui étaient conduits par des prêtres, des religieux et des instituteurs laïques, portaient des drapeaux britanniques, pour la première fois peut-être de leur vie.

Dans l'après-midi Sa Majesté s'est rendue du palais viceregal à Phoenix Park, où elle a passé les enfants en revue. Il y en avait de trente-cinq à quarante mille. Des vivats enthousiastes ont accueilli la reine. Madame la maîtresse de Dublin et plusieurs autres dignitaires occupaient une estrade au milieu des enfants. Une petite fille a présenté à la Reine un bouquet portant cette inscription : "A notre reine bien-aimée, hommage des enfants d'Irlande, 7 avril 1900."

Sa Majesté est retournée au palais après avoir plusieurs fois défilé avec sa suite devant les enfants.

Les Anglais prennent 400 fusils.

Aliwal-Nord, Colonie du Cap, 8.—Les troupes coloniales en garnison à Wepener ont fait cinq prisonniers boers et capturé quatre cents fusils.

Les Fusiliers royaux Irlandais se remplent de Rouxville sur Beestekraal. Il y a des Boers à l'est et à l'ouest de Rouxville. Un certain nombre d'entre eux se sont même avancés jusqu'à une distance de quinze milles sur la rivière Orange.

Les habitants d'Aliwal-Nord ont formé une garde provisoire.

Menues depeches

Trois-Rivières, 8.—La glace se brise rapidement en face de Trois-Rivières.

Pittsburg, Pennsylvanie, 8.—La commission exécutive de l'Union des Mineurs a convoqué pour jeudi prochain une assemblée des mineurs du district de Pittsburg, et l'on s'attend à ce qu'une décision quelconque sera prise touchant la grève. Sur les vingt-deux mille mineurs du district, huit mille sont encore en grève. Dans le district d'Irwin, patrons et mineurs sont venus à une entente, et ces derniers reprendront l'ouvrage lundi. Ils sont au nombre de six mille et sont restés en grève dix jours.

Chicago, 8.—Une dépêche spéciale de Tucson, Arizona, à la Tribune, dit qu'un détachement de cavalerie de Fort Grant s'est mis à la poursuite d'une bande d'Indiens, avec une troupe de cowboys conduits par une jeune fille des prairies. Un blanc a déjà été tué par les Indiens et l'on dit (mais la nouvelle n'est pas confirmée) que plusieurs autres ont perdu la vie.

La cause des troubles est l'attentat commis contre un mineur du nom de J. D. Mack par quelques Indiens qui ont fait feu sur lui et ont pillé son camp. Mack a pu se traîner jusqu'à la demeure de la fille en question, mademoiselle Riggs, à quatre mille de la scène du crime. Mademoiselle Riggs a scellé son cheval et a porté la nouvelle du crime au fort Grant.

Chicago, 8.—Une dépêche spéciale de Mexico au *Chronicle* dit : Deux femmes appartenant à des familles en vue de Mexico se sont battues en duel sur des chemins de la ville vendredi. On s'est servi de pistolets et l'une des combattantes a été gravement blessée. Le vainqueur et deux des témoins ont été arrêtés. L'affaire a causé un grand émoi.

Chicago, 8.—Par suite d'une grève commencée vendredi soir à leurs usines, les tramways à surface de Chicago-sud n'ont donné qu'un service très imparfait durant la journée d'hier. Les chemins de fer élevés et les tramways à câble, au contraire, ont fait des affaires d'or.

A midi, les voitures de la City Railway Company circulaient tant bien que mal. Les autorités du réseau se disent certaines de venir promptement à bout des grévistes.

Le Championnat du Billard

Ottawa, 8.—La seconde série du tournoi pour le championnat du Canada au billard s'est continuée hier. En voici le résultat.

Marquette 300. McDougall 271. Parent 300. Slater 260. La partie finale, entre MM. McDougall et Parent, se continue au moment où nous allons sous presse, à une heure et demie, ce matin.

Est-ce un Meurtre ?

ON TROUVE UN BRAS DE FEMME DANS DES VIDURES, RUE DORCHESTER.

LE CORONER INFORME

Cette semaine, des vidangeurs ont trouvé un bras humain dans un tas de vidures, rue Dorchester. Le membre a été transporté à la morgue et le coroner est à tenir une enquête. Les détectives ont été informés de la disparition d'une jeune femme du nom de Blanchette, de la rue Saint-Timothée, il y a trois ou quatre semaines, et depuis ce temps on n'a plus entendu parler de la disparue. A la même époque de la disparition de cette jeune fille, la police était avertie qu'un jeune homme, dont le nom et les antécédents sont parfaitement connus des autorités, avait été vu entrant dans un restaurant de la rue Saint-Laurent à une heure avancée de la nuit en compagnie de la jeune Blanchette. Plus tard, deux jeunes gens ont rapporté qu'ils avaient vu un couple dans une voiture sur le chemin de la campagne, et que la jeune femme leur a semblé pleurer. Elle se débattait, disaient-ils, comme si elle eût voulu sauter à bas de la voiture. D'après la description qu'ils ont faite de la femme en question, on est porté à croire que ce n'est autre que la jeune Blanchette. Outre cette jeune fille, il y en a plusieurs autres dont les disparitions ont été rapportées à la police.

Quelques détectives sont portés à croire cependant que cette lugubre trouvaille n'est ni plus ni moins qu'un débris de salle de dissection, comme il arrive trop souvent à nos carabins d'en jeter dans les rues. Mais tant qu'une enquête n'aura pas révélé les faits dans son véritable jour il y aura un certain malaise parmi les limiers.

Il se passe de drôles de choses dans la ville de Montréal de nos jours. L'affaire de l'étrangleur Bourassa a agité les esprits et suscité bien des craintes.

L'affaire Bourassa

Avila Bourassa, accusé de meurtre, a passé une bien mauvaise nuit hier. Il pleure continuellement et murmure sans cesse le nom de sa malheureuse femme.

Il se prosterne à genoux, se frappe la poitrine et pleure à chaudes larmes.

Les personnes qui le connaissent disent qu'il n'est pas aussi fou qu'il en a l'air. Il répond aux questions qu'il lui sont posées avec le plus grand sang-froid.

M. le Curé Adam est allé voir l'étrangleur dans sa cellule, hier après-midi, et l'a confessé.

Les parents du criminel sont dans la désolation. Bourassa a demandé quelques dollars à sa sœur lors de sa dernière visite. Il voulait s'acheter de la nourriture et du tabac. Les gens qui se prétendent psychologues disent que les sourcils épais et les oreilles pointues de Bourassa dénotent une disposition prononcée à la jalousie. Il paraît que l'accusé a déjà enfermé sa femme pendant quatre jours dans une chambre et qu'il montait la garde à la porte.

Avila Bourassa a été traduit hier midi, à la cour de police devant M. le magistrat Lafontaine pour répondre à l'accusation portée contre lui, d'avoir tué son épouse.

Sur l'avis de son avocat, Maître Jérémie Descarries, le prévenu a protesté de son innocence et le procès a été remis à mercredi matin.

En attendant, il a été conduit en prison. Il est plongé dans des réflexions et refuse toute nourriture.

J. L.

Rendons à César....

Nous félicitons *La Patrie* de la campagne qu'elle a menée contre la compagnie des Tramways avec tant de succès. MM. Tarte, les propriétaires, ont fait preuve de loyauté envers le peuple dont se moque la puissante compagnie, le peuple qui a droit à tous les égards et qui a besoin de l'appui des journaux.

FAITS-DIVERS

—Charles Dubois a été arrêté hier sous accusation d'avoir volé une machine à coudre, des vêtements, et plusieurs autres effets à sa femme. L'accusé avait les yeux noirs et son aspect général indiquait qu'il avait passé par les horreurs d'une bagarre de famille. Il a dit au magistrat que sa femme était plus forte que lui et qu'elle l'avait tenu enfermé dans un bahut pendant une demi-heure.

—Les funérailles de la victime du meurtrier Bourassa auront lieu demain à 9 heures à l'Eglise du Sacré-Cœur, rue Ontario. Le corps de Madame Bourassa est exposé au domicile de M. Avila Christin, 678, Rue Lafontaine.

—Le Club Indépendant Ouvrier tiendra une assemblée cet après-midi, à 2 heures, rue Parthenais, 870.

—Les plâtriers tiendront une assemblée générale, mercredi prochain. Il s'agit de décider si les plâtriers travailleront ce printemps pour le même salaire et s'ils ne doivent pas exiger des journées de travail plus courtes.

—Le constable Dufour a rapporté à un membre du comité de police qu'en différents temps un supérieur a soutiré la somme de \$45 de ses enveloppes. Un autre a perdu \$6.45 dans les mêmes circonstances. Tous les constables ont plus ou moins à se plaindre d'abus semblables. Ces sommes sont enlevées des enveloppes sous prétexte que les constables appartiennent à différentes sociétés et que leurs contributions doivent être payées d'avance. Ce qu'il y a de plus curieux c'est que les enveloppes sont ouvertes subrepticement et que celui qui les ouvre prend la précaution de les cacheter de nouveau de manière à ne pas laisser soupçonner ce qu'il a fait. On s'attend à des révélations.

—L'avis suivant a été affiché dans toutes les stations de pompiers de la ville :

"Il est strictement défendu à tout fonctionnaire du département des incendies de solliciter des dons, de faire circuler des souscriptions, de vendre des billets de loterie, de bazars ou de représentations pour quelque motif que ce soit parmi les officiers et les hommes de la brigade des pompiers. Quiconque aura contrevenu à cet ordre sera passible d'une amende disciplinaire prévue par les règlements du département des incendies de la ville de Montréal."

Chef Z. Benoit, commandant de la brigade des pompiers, 5 Avril 1900.

Cette ordonnance aura pour effet d'empêcher beaucoup d'abus. Les agents de loteries auront à déguerpir des stations de pompiers, et les pompiers recevront dorénavant leur salaire intégralement.

—Les commis de bar de la ville de Montréal tiendront une assemblée rue Notre-Dame, 1321, à 2.30 cet après-midi. Ils veulent, dit-on, protester contre la conduite des débiteurs de liqueurs qui désirent inaugurer le système de la liste noire. Ils ont aussi des griefs sérieux contre certains patrons qu'ils accusent de mesquinerie et de tyrannie. Selon quelques commis, les patrons dans le commerce, ce système aura pour effet de mettre plusieurs jeunes gens à la merci des débiteurs qui s'en serviront pour faire du chantage et par suite en viendront à réduire leurs salaires.

—La requête des dames protectrices de l'Hospice de la Sainte-Famille, demandant une allocation de \$1,000 pour le loyer d'un immeuble destiné à recevoir les vagabonds, devrait être accordée sans discussion.

Albert Sabourin.

POUR LA VOIX.—Contre l'enrouement, l'extinction de voix, le BAUME RHUMAL n'a pas son pareil.

MAGASIN A LOUER

A louer dans le centre de la ville Maisonneuve, sur la rue Notre-Dame, près de l'Hôtel de Ville et à proximité des chars du bout de l'île, des rues Ste-Catherine, Ontario et Notre-Dame, un beau magasin et deux logements de première classe avec système de chauffage à eau chaude. S'adresser sur les lieux.

T. DUDEVOIR,
Nos 550 et 558 Notre-Dame,
MAISONNEUVE.

A VENDRE

UNE JUMENT DE SELLE. S'adresser à B. "Les Débats."

ON DEMANDE

Un apprenti typographe. S'adresser aux *Débats*.

THEO. FOURNIER

Photographe

(Ex-employé de chez Laprès et Lavergne)

1379 RUE STE-CATHERINE (coin Plessis)

SPECIALITE : Photographie imitation de Gravure sur acier, papier mat.

P. G. DUGRE

1525 Rue Ste-Catherine

CHAPELIER FASHIONABLE

POUR UN CHAPEAU DE PAQUES

Pour une coiffure de garçons

POUR UNE COIFFURE DE 1^{re} COMMUNION.

ENEZ NOUS VOIR

Les pratiques que j'avais le plaisir de servir pendant que j'étais chez Monsieur Ste-Marie trouveront que je suis aux leurs de leur donner satisfaction, et j'ai l'assortiment voulu.

Blancheur de Lys

EST LA COULEUR DU LINGE BLANCHI A NOTRE BUANDERIE

LES CHEMISES ET COLLETS

SONT SERTOUT L'OBJET DE NOTRE PLUS GRANDE ATTENTION.

LA BUANDERIE ELDORADO

221 RUE CADIEUX

J. D. SICARD

Phone East 1519.

Prop.

AU MAGASIN A....

UN SEUL PRIX

Nous venons de recevoir un grand choix de blouses en satin noires que nous vous vendrons dans les prix de \$1.00, \$1.25, \$1.50, \$1.65, \$1.75, \$2.00 et \$2.50.

Nous avons aussi un magnifique choix en indienne et en lawn avec plis et insertion d'après les dernières nouveautés : que nous vendrons dans les prix de 40c., 50c., 60c., 65c., 75c., \$1.00 et \$1.25.

Si vous avez besoin de jupes en toile : nous avons quelques chose de très jolie et très chic, pour 60c., \$1.00, \$1.15, \$2.00, \$2.25, \$2.50, \$3.00, \$3.50.

Léon DAGENAIS & Cie.,

1101—Rue ONTARIO, angle de la rue PLESSIS,

MONTREAL.

A. J. H. St-Denis,

Notaire attitré.

Beaulieu & Bourbonniere,

Avocat.

LE CREDIT DU NORD

20 rue Saint-JACQUES

Chambres 43 et 44, Batisse Roy,

AGENTS D'IMMEUBLES et COURTIER

Gérance de successions, Prêts sur hypothèques
Propriétés à vendre, ou Billets à ordre,
Location de maisons, Collections, etc.



On Nettoie....

Repare et Presse

LES HABITS D'HOMMES

PRIX SPECIAUX AUX ABONNES

The Montreal

Cleaning

and Mending Co.

1491 RUE ONTARIO,

(près rue St-Denis)

THEATRE DES VARIETES

CARRE CHABOILLEZ

CET APRES-MIDI ET CE SOIR

ANDRE GIRARD

SEMAINE DU 6 AVRIL

Le Bossu

PRIX POPULAIRE, 10, 30, 55c. Matinées 10c.